

L'inconscient structuré comme un poème - Iris Berger Peillon

Paterson est un film poétique. Un film qui traite de poésie, qui raconte le quotidien d'un chauffeur de bus poète qui écrit des vers chaque jour, dans sa cave, à bord de son bus, assis devant une cascade, des vers qui nous sont lus à voix haute et retranscrits à l'écran. Il rencontre d'autres poètes (je pense au slameur, à la petite fille, au japonais), parle de poésie (de Dickinson, de William Carlos Williams), récite des poèmes. En somme, un film saturé de poésie. Néanmoins le tour de force de Jim Jarmusch se situe dans la forme même du film, écrit à la manière d'un poème. Nous allons vivre sept jours de la vie de Paterson, héros du film Paterson, vivant à Paterson, admirant un poète de Paterson qui a écrit entre autre un poème nommé Paterson. Ce premier Paterson, le chauffeur de bus poète, a une vie extrêmement réglée, les plans du film le sont tout autant. Nous assistons invariablement à son lever (plan en contre plongée sur lui et sa femme en train de dormir), son déjeuner, sa journée de travail, son retour à la maison, les retrouvailles avec femme et chien, le dîner, la sortie du chien et le verre au bar. Le tout est ponctué de signes visuels circulaires : la forme de ses céréales le matin, l'omniprésence de la silent magic watch qui est ronde, les motifs que sa femme peint obsessionnellement dans tout l'appartement (des ronds plus ou moins gros selon s'ils sont sur le sol, sur les rideaux ou sur les placards). Circularité, répétition et pourtant chaque jour est différent, ponctué de surprises, de poésie, de rencontres. On est comme dans un poème dont la forme est définie et pourtant chaque vers est nouveau. Le plan en contre plongée sur le lit chaque matin pourrait être comparé à une anaphore par exemple. L'anaphore est une figure poétique qui consiste à commencer les vers avec le ou les mêmes mots.

Dans ma prairie

tout s'explique

Dans ma prairie non je n'étais pas. Pas encore.

Comment savoir qu'elle était vivante ?

(...)

Dans ma prairie je pourrai attraper ton cœur et l'étrangler

(Frédéric Boyer, Dans ma prairie)

Dans le film c'est comme si sept fois on commençait avec la même phrase, à la différence près que c'est visuel. On y trouve plusieurs figures poétiques, l'anaphore disais-je mais également l'épiphore, le parallélisme (figure qui reprend une même construction pour souligner une similitude ou une opposition), j'aime à penser que les dessins de Laura sont comme des assonances ou des allitérations. Le film a une construction rigide, les journées riment mais ne se ressemblent pas, traversées de magie, de rencontres, de surprises. A travers des plans incroyables, une sensibilité aigüe et beaucoup de talent, Jim Jarmusch enchante un quotidien qui pourrait paraître inexorablement banal.

Nous pouvons également nous arrêter sur les personnages qui sont tous très caricaturaux/typiques, comme sortis d'un livre justement. Les Roméo et Juliette contemporains, le barman fou d'échec, jouant seul et collectionnant les artistes patersoniens sur son mur, Laura, sa muse, au nom éminemment poétique, artiste excentrique transformant chaque jour un peu plus leur maison et bien sûr, les jumeaux omniprésents dans le film. Je pense que Jarmusch a voulu écrire un film en forme de poème de William Carlos Williams, un poème qui transforme le banal en sublime. Je lis un extrait du poème Paterson de William Carlos Williams :

*Le monde est le lieu d'élection du poème.
Quand le soleil se lève, il se lève dans le poème
et quand il se couche l'obscurité descend
et le poème s'assombrit,*

*on allume les lampes, les chats rôdent et les hommes
lisent, lisent - ou marmonnent, contemplent
ce que révèlent les lumières minuscules ou ce
ce qu'elles cachent ou ce que leurs mains cherchent*

dans le noir.

Lorsque l'on regarde Paterson il est difficile de ne pas y voir la poésie, difficile aussi de ne pas aborder le film sous un angle psychanalytique. Je pense à une phrase de Jean Oury qui dit « La répétition comme disait Lacan c'est toujours nouveau. Parce que ça allait se faire, ça allait s'inscrire, et puis ça a été manqué, la rencontre avec le réel, on nous a appelés pour la soupe. Alors on essaie à nouveau. C'est rare, c'est presque un travail de fiction, la

répétition. » . On remarque que ce personnage, Paterson a une peur bleue du changement, en créant cette répétition, ces cercles, ce cycle, il s'enferme dans un cocon sûr et rassurant. Pas question qu'il y ait de remous dans sa vie réglée comme une horloge alors pas de publication de ses poèmes, pas de portable pour le joindre, pas d'enfants pour lui ressembler. On est comme dans une sorte d'effacement du sujet, un désir d'effacer les traces. On assiste à un bel acte manqué à ce propos le sixième jour. Paterson ne veut tellement pas imprimer/éditer ses poèmes qu'il oublie son carnet sur le canapé et Marvin, le toutou, le pulvérise, le réduit en mille miettes. Comment d'ailleurs ne pas penser au complexe d'Œdipe lorsque l'on voit le rapport des deux protagonistes à leur chien. Ce chien qui passe son temps à grogner lorsque papa (parce qu'ils se nomment ainsi) embrasse maman, penche la boîte aux lettres que Paterson rêve de voir droite, et détruit littéralement le nom du père ? Nous avons également Laura qui raconte ses rêves le matin au réveil. Cette page blanche offerte par le japonais à Paterson qui symboliquement en dit beaucoup. Et puis finalement, ce chauffeur de bus qui transporte les gens où ils désirent aller, qui se tient de dos et écoute de manière flottante les discussions des passagers, dans l'attitude spécifique du psychanalyste.

En travaillant sur ce film, et donc sur la poésie, je me suis rendue compte que psychanalyse et poésie étaient très liées pour moi. Elles seraient un peu comme les sœurs jumelles que nous croisons tout au long du film. Les mêmes mais différentes. Ce sont à ces endroits, en poésie et en psychanalyse, que s'exprime notre intimité la plus profonde.

Un cadre rigide dans les deux cas (une structure de poème ou des séances de trente minutes à jour et heure fixes) dans lequel les mots jaillissent, volent et se cognent, où les traces resurgissent, où l'inconscient s'invite.

Primauté du signifiant sur le signifié, prise de conscience dans la verbalisation, jeu de sens et de son. Le langage utilisé différemment, la phrase n'a plus vocation à construire et à signifier.

Selon moi, les deux sont le lieu de la libération, un acte cathartique, désaliénant, faisant des mots leur moteur et leur obstacle. Rimbaud dans *Une saison en enfer* disait de la poésie qu'elle était « la conversion au bien et au bonheur, le salut ». Et Rilke dans *Lettre à un jeune poète* pose cette question : Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire?

De la même manière qu'un mot en psychanalyse résonne et fait resurgir les traces oubliées, en poésie, c'est Yves Bonnefoy qui le dit dans des *entretiens sur la poésie*, les mots d'un poème, « désormais vacants [de signification] se prêtent au souvenir d'événements inaperçus jusqu'alors, au relevé d'indices insignifiants pour l'autre pensée [la pensée conceptuelle] ».

Dans les deux cas il s'agit d'être dans une sorte d'état de transe, procéder à une certaine perte de soi, on accède à la poésie (et à la psychanalyse) par un dérèglement de tous les sens comme disait Rimbaud.

Rilke dans ses *lettres à un jeune poète* dit que la poésie apprend à vivre.

Si le japonais qui intervient à la fin du film pour dire que « traduire de la poésie revient à prendre une douche en imperméable », je pense que c'est parce qu'il se réfère à ces jeux sonores des signifiants, cette langue de l'intime, la langue peut-être ?

L'inconscient pourrait-il être structuré comme un poème ?